

UNE CARTOGRAPHIE de la postmodernité

Danilo Martuccelli

Sociologue au CNRS-CLERSE-

IFRESI, auteur notamment de

Sociologies de la Modernité (1999).

La post-modernité semble résister à toute synthèse. Il est difficile en effet d'arriver à une classification consensuelle de ses enjeux ¹ ; elle a connu des différences considérables de réception selon les traditions nationales ² ; ses frontières sont mouvantes (selon que l'on inclut ou non le post-structuralisme, le déconstructivisme, ou les études post-coloniales) ³ ; ses évolutions distinctes en fonction des disciplines ⁴ ; elle est – ou non – définie comme une nouvelle période historique ⁵. Bref, présenter la postmodernité est un exercice qui tourne vite à la gageure. Cependant, il n'est pas impossible de repérer, derrière toute cette diversité, une préoccupation quelque peu commune, et que faute de mieux, nous dénommerons comme *une réflexion sur l'épaisseur et l'autonomisation croissantes de la sphère symbolique*. C'est donc une cartographie de cette nébuleuse que nous proposerons en privilégiant quatre grands aspects. Dans chacune des versions abordées, la postmodernité apparaît comme le subtil mélange d'un projet explicatif, d'une description phénoménologique et d'un souci critique.

I. La postmodernité ou la crise des fondements

En tout premier lieu, la postmodernité est indissociable de l'abandon de toute idée de fondement, autant au niveau épistémologique qu'au niveau d'une conception téléologique de l'histoire. Quelque soit le chemin choisi, celui de l'épuration cri-

tique du modèle fondateur de la philosophie ⁶ ou du classement des thèmes majeurs de la condition postmoderne (la fin des méta-récits, l'ébranlement de toute synthèse essentialiste, la mort du sujet) ⁷, la postmodernité signale l'abandon de l'idée de l'existence possible d'un langage unificateur de tous les discours.

De l'herméneutique au constructivisme, la postmodernité signale donc l'ébranlement de la confiance métaphysique dans une certaine conception de la totalité, de la réalité et de la vérité. La réalité étant constituée par des discours incommensurables ⁸, l'utilité pratique devient le critère ultime de discrimination entre les représentations ⁹. Puisqu'il est impossible de dégager des vérités ultimes, la postmodernité, privée de fondements, ne peut que viser à un partage des interprétations du monde. La pluralité irrépressible des interprétations devient alors l'horizon ultime du savoir ¹⁰. Ce qui en appelle à une « tolérance » d'autant plus nécessaire que les postmodernes ont la vive conscience de vivre « dans » le langage, avec la certitude qu'il est impossible de saisir la réalité en dehors de la médiation d'une description linguistique. Le « différend » devient ainsi une question d'autant plus lancinante qu'en mettant l'accent sur l'hétérogénéité des cas possibles, ces auteurs finissent par mettre au premier plan les situations marquées par l'absence d'un langage commun, par des résidus inexprimés, par des singularités écrasées par de faux universels. « Le postmoderne serait ce qui dans le moderne allègue l'imprésentable dans la présentation elle-même ; ce qui se refuse à la consolation des bonnes formes, au consensus d'un goût qui permettrait d'éprouver en commun la nostalgie de l'impossible ; ce qui s'enquiert de présentations nouvelles, non pas pour en jouir, mais pour mieux sentir qu'il y a de l'imprésentable » ¹¹.

Malgré les différences, c'est d'ailleurs le point commun des projets intellectuels de Richard Rorty et Jean-François Lyotard. Si pour le premier il s'agit avant tout de nettoyer le langage ou la conscience, ce qui suppose d'abandonner la « prétention de la Raison à s'ériger en tribunal du réel », pour Lyotard, la postmodernité (« ou l'état du savoir dans la société postindustrielle ») ne se légitime plus par l'appel à un méta-discours : il brise ainsi la nécessité d'un fondement dernier du savoir (le récit de l'émancipation de l'humanité à travers la science et l'idée d'une unité de l'humanité par la philosophie) et cantonne la connaissance à une série de « coups » obligeant les autres chercheurs à réagir. Le premier met en cause l'idée de la philosophie en tant que théorie générale de la représentation du monde, le deuxième refuse l'idée d'une Raison, une et universelle, mais les deux cas contestent et le primat de la quête de l'origine première dans la pensée occidentale, et l'idée d'un avenir conçu sous l'emprise de l'idée du dépassement.

La postmodernité est donc, avant toute autre chose, le point extrême d'un tournant symbolique. Toute la réalité sociale ne devient qu'un champ de repré-

sentations. Désormais, chaque discours est contraint de générer par lui-même, et par la preuve de son efficacité, sa propre source d'autorité. « L'horizon de cette procédure est celui-ci : la "réalité" étant ce qui fournit les preuves pour l'argumentation scientifique et les résultats pour les prescriptions et les promesses d'ordre juridique, éthique et politique, on se rend maître des unes et des autres en se rendant maître de la "réalité", ce que permettent les techniques. En renforçant celles-ci, on "renforce" la réalité, donc les chances d'être juste et d'avoir raison »¹². La « réalité » est structurée par une pluralité de langages, de signes soumis à une formidable dissémination dont la recomposition suit des formes hautement hétérogènes. La conscience du caractère aléatoire et arbitraire des représentations s'accompagne ainsi d'une crise générale de l'idée même de représentation, à laquelle conduit la dissolution de la croyance dans l'accord entre le langage et les objets.

Conséquence majeure : l'absence d'un récit fondateur liminaire se traduit par le flottement généralisé des signes. C'est l'origine première de la dissémination des langages. La Raison, à la suite d'une longue histoire critique post-nietzschéenne de la philosophie, se voit ainsi enlever la faculté de combler le vide de légitimation laissé derrière lui par le désenchantement du monde. Elle n'a plus aucun accès privilégié au réel ou à la nature, et aucune de ses manifestations ne peut prétendre incarner un modèle supra-historique. Désormais, il n'y a qu'un effort constant et jamais définitivement achevé de justification des croyances devant des publics divers, sans que cette tâche puisse prétendre dégager une quelconque fondation. Comme le dira Zygmunt Bauman à propos de la sociologie, les analystes cessent d'être des « législateurs » de la réalité et doivent se cantonner à un rôle de simples « interprètes »¹³.

Dans les sciences sociales, ce sont probablement les ethnologues qui ont tiré avec le plus de radicalité toutes les conséquences d'une connaissance dépourvue de fondements. Au cours des années 80, à travers un mélange explosif de constructivisme et de postmodernité, certains d'entre eux sont parvenus ainsi à affirmer la vanité de toute représentation scientifique de l'altérité, à caractériser la production ethnologique comme un texte parmi d'autres, et surtout, à associer l'ethnologie avec un discours littéraire ayant davantage à voir avec l'essor d'un auteur qu'avec l'étude de la réalité. Certes, les différences sont importantes entre un Clifford Geertz qui souligne (non sans ambiguïté) les dimensions littéraires de toute étude ethnologique¹⁴ et un James Clifford ou George E. Marcus qui, eux, n'hésitent pas à associer toute l'ethnologie à un travail de fiction¹⁵. Peu importe. La critique sera d'autant plus ravageuse que les conséquences en seront inattendues. Cette remise en question extrême des fondements de la connaissance mènera en effet, par un étrange tour de passe-passe, à une

essentialisation des cultures. Les frontières entre identités, groupes et cultures sont décrétées infranchissables, sans qu'aucun principe général ne puisse être dégagé. Le projet scientifique de compréhension de l'autre devient une rencontre unique, que seule la littérature saurait restituer. Ernest Gellner n'hésitera pas à qualifier ces dérives d'« hystérie subjectiviste »¹⁶.

Rien d'étonnant alors que cette crise de la représentation de la réalité se soit articulée avec la crise du sujet. La perspective, dans toute sa radicalité, ne se limite pas seulement à refuser la conception d'un moi non relationnel. Elle vise même à dissoudre l'idée de sujet lui-même qui cesse d'être pensé en termes de structure et ne l'est qu'en tant qu'événement. Le sujet, représentation culturelle particulière propre à la philosophie moderne et construite afin de donner un principe et fondement au monde, perd alors de sa centralité métaphysique pour ne devenir qu'un récit. Peu importe ici la pluralité des manières et des nuances par laquelle les auteurs postmodernes rendent compte de ce processus, pour tous il s'agit, ici aussi, de concevoir les conséquences de la fin de la pensée du fondement dans notre saisissement du monde¹⁷. Pour en prendre une illustration parmi bien d'autres : cette représentation détruit l'idée même d'aliénation qui reposait toujours, en dernière instance, sur un modèle plus ou moins normatif d'un moi cohérent, tandis que les postmodernes déploient une conception d'un moi éclaté, fragmenté, en rupture radicale avec toute idée de totalité.

Les conséquences sur le discours historique seront notamment importantes. En effet, la postmodernité se traduira par une volonté permanente de miner les grands principes de téléologie historique propres au récit de l'émancipation humaine. À terme, il s'agit non seulement de nier toute portée ontologique à l'Histoire, mais plus radicalement de mettre à bas l'illusion d'un projet historique cohérent. En fait, le postmodernisme nie l'unité possible entre la théorie et l'histoire et cesse de prêter toute crédibilité normative à un certain récit politique. C'est pourquoi on a pu à juste titre caractériser la postmodernité comme la période qui se vit comme étant *après*¹⁸. Et si dans les sciences sociales, la crise épistémologique du fondement est surtout repérable dans l'ethnologie, la crise du sujet est surtout à l'œuvre dans la sociologie au travers de la critique de l'idée du sujet historique.

La lecture d'Ernesto Laclau et Chantal Mouffe est à cet égard emblématique. Le social est conçu de part en part comme un ensemble d'interpellations constitué de façon discursive par le politique¹⁹. La dissolution linguistique du social est menée à son terme puisqu'il n'y a pas, à en suivre ces auteurs, d'éléments de la réalité sociale qui pré-conditionnent les interpellations politiques. Ils contestent donc l'existence d'une scène sociale où des agents parfaitement constitués autour de leurs intérêts s'engageraient dans une lutte bien délimitée. Au contraire même,

ils insistent sur les difficultés des classes sociales, à commencer par la classe ouvrière, à se constituer en tant que sujet historique. Pourtant cette difficulté n'est pas vraiment d'ordre historique, elle vient plutôt, ou elle est accentuée, par une théorie du discours qui nie l'existence de toute réalité sociale préalable à la pratique discursive elle-même. Les mouvements sociaux sont alors caractérisés comme le résultat d'une constellation de luttes (dans les situations sociales les plus diverses, mais jamais prédéterminées par des facteurs structurels) qui émergent à l'issue d'un travail de nature discursive. Les luttes sociales, par lesquelles se construisent les sujets collectifs ne sont, dès lors, rien d'autre qu'un ensemble d'interpellations démocratiques, irréductibles entre elles et plus aucune d'entre elles ne peut prétendre à un quelconque primat. Le sujet historique devient au mieux un ensemble hétérogène de sujets collectifs ; le résultat transitoire d'une stratégie politico-discursive ; un événement et non plus un fondement.

Que ce soit donc dans sa variante épistémologique ou historiciste, la postmodernité est en tout premier lieu à associer à cette critique dissolvante des fondements de la connaissance. Une dissolution qui, dans les sciences sociales, donnera lieu, étrangement, à deux lectures radicalement différentes. D'une part, à une conception plastique des identités et de la culture, puisqu'en l'absence de fondements, tous les mélanges deviennent possibles. D'autre part, et exactement à l'inverse, à une vision essentialiste de l'identité et de la culture puisque, en l'absence de fondements, plus aucune entente entre parties n'est envisageable. D'un côté, la revendication du pluralisme comme une donnée insurmontable – et par voie de conséquence, l'acceptation de l'incertitude et de la discontinuité ; de l'autre, le retranchement dans l'incommunication et l'intolérance. Double traduction contradictoire qui fait dire à Ulrich Beck que la postmodernité n'est pas une perspective cosmopolite : que ce soit par défaut ou par excès, son discours culturel et identitaire est au fond profondément dépendant, quoi qu'on en dise, d'une logique nationale ²⁰.

II. La postmodernité comme phénomène de société.

À côté de cette première lecture, initialement mobilisée par des philosophes, mais très vite élargie à d'autres disciplines, il est possible d'en repérer une autre, plutôt à l'œuvre dans la théorie sociale. Si on peut établir des liens entre ces lectures ²¹, il n'en est pas moins vrai que les travaux de sociologues ont analysé de manière spécifique la correspondance entre la culture postmoderne et un contexte sociétal donné ²². L'élément clé sera la consommation en tant qu'analyste sociétal, un facteur développé dans deux directions fort différentes. Mais dans les deux cas, c'est une mise en forme symbolique particulière du social qui est au centre de l'analyse.

1. *Postmodernité et capitalisme.*

Une première grande famille d'interprétations insiste sur les liens entre la postmodernité et l'émergence d'une nouvelle phase du capitalisme. Ainsi pour Fredric Jameson, le postmodernisme exprime la vérité constitutive du nouvel ordre social du capitalisme tardif. L'auteur établit une étroite corrélation entre mode de production et culture : la postmodernité serait la culture correspondant à de nouveaux modes de consommation, à la planification de l'obsolète et de la vitesse dans l'usure des styles, au devenir-image de la réalité et à la fragmentation du temps dans une série de présents permanents spécifiques au capitalisme tardif. À la différence du modernisme caractérisé par sa volonté d'opposition à la société bourgeoise (au travers de la production d'un art laid, dissonant, bohème et sexuellement provocateur), la postmodernité, au contraire, ne ferait que reproduire et renforcer la logique de la consommation. Certes, Jameson essaye de caractériser le corpus formel de la postmodernité (réaction contre la haute modernité, fin des frontières disciplinaires, une certaine tendance au pastiche, isolement schizophrénique dans le présent et l'immédiat), mais il est clair que pour lui, il s'agit moins d'un style que de la culture dominante du capitalisme actuel. Cette variante historique signe une alliance inédite entre le capital et la culture : dans le capitalisme contemporain, la valeur économique comme la structure psychique seraient devenus des faits culturels ²³.

D'autres auteurs ont donné des interprétations semblables ²⁴. Ainsi pour David Harvey la culture est aujourd'hui à la fois la source et le lieu central du pouvoir, et donc l'espace d'une nouvelle lutte des classes. La postmodernité est la culture correspondant à des modes plus flexibles d'accumulation de capital, et aux modifications consécutives du mode de régulation sociale et politique ²⁵. La postmodernité peut dès lors être comprise, dans ses conséquences et symptômes phénoménologiques, comme une radicalisation des analyses fournies par Marx quant aux effets de la monnaie sur les individus dès le début du capitalisme industriel. L'attention prêtée au « signifiant plutôt qu'au signifié, au médium (argent) plutôt qu'au message (travail), l'emphase dans la fiction plutôt que dans la fonction, dans les signes plutôt que dans les choses, dans l'esthétique plutôt que dans l'éthique, suggère un renforcement plutôt qu'une transformation du rôle de la monnaie tel que Marx l'avait décrit » ²⁶. Ou encore, chez des auteurs comme Scott Lash et John Urry, l'émergence de la sensibilité postmoderne est à mettre en relation avec l'effondrement des anciennes formes du capitalisme organisé, mais surtout, avec un régime d'accumulation capitaliste faisant de la culture un élément à part entière de l'économie ²⁷.

En fait, pour la plupart de ces auteurs, et malgré leurs différences, il y aurait une correspondance entre la postmodernité et la constitution d'un capi-

talisme post-fordiste, basé sur une production de marchandises dé-standardisées et sur un processus de flexibilisation de la main d'œuvre. Pour tous, la postmodernité résulte de nouveaux processus structurels propres aux sociétés contemporaines, au point que bien des processus décrits par la globalisation (surtout la rupture de la coïncidence entre l'État, l'économie et la culture sur une base nationale) ont été associés à cette perspective ²⁸.

2. *Postmodernité et consommation.*

À cette lecture plutôt explicative, quelque peu déterministe et à dimension sociétale, la deuxième perspective privilégie une interprétation à vocation davantage phénoménologique. Pour ces auteurs, la spécificité de la postmodernité découle du déplacement de la production par la consommation comme élément clé des sociétés actuelles ²⁹. Ce remplacement, lorsqu'il est mené à terme, se solde par l'abandon ou la relativisation des logiques basées sur les concepts forts de « vérité », de « réalité », de « fondement » ou de « sujet », au profit d'un saisissement de la vie sociale à l'aide de métaphores et des descriptions éphémères, ponctuelles et fragmentaires épousant elles-mêmes la conduite effrénée et transitoire de la consommation. On peut alors se demander jusqu'à quel point le discours sur la postmodernité n'est pas tout simplement un des résultats inévitables d'une société, où l'acte central, n'est pas, comme le voudrait Gianni Vattimo, la communication ³⁰, mais la consommation. Ce déplacement justifierait ainsi le remplacement de l'économie politique par la sémiologie ³¹. Cette vision contraste alors vivement avec les représentations, longtemps dominantes, d'un monde social saisissable à l'aide de types sociétaux globaux ³². Chez certains, la période postmoderne nierait même la validité (parfois la possibilité) de tout récit ordonnateur des événements, nous contraignant à une compréhension de la réalité sociale en termes de désordre ³³. Le constat phénoménologique devient une théorisation du social – parfois, la seule théorisation possible.

En fait, le but est de rendre compte d'une société où la conduite des consommateurs est en train de devenir « le centre cognitif et moral de la vie sociale, le lien intégrateur de la société » ³⁴. La boutique ou plutôt le supermarché remplacent l'usine en tant que lieu de prégnance significative de la vie sociale. Le sens du monde ne se trouve plus dans l'acte créateur, dans la volonté plus ou moins consciente de faire l'histoire, mais justement à l'opposé, dans l'acte de consommation, seule pratique qui confère désormais du sens aux objets. Dans l'ancienne conception, l'idée d'auteur garde encore un sens, et même un sens prééminent, quel que soit, par ailleurs, le détournement de significations que vivent les objets dans le tumulte du monde. Pour la postmodernité, la centralité de la consommation élimine cette problématique. Le sens des objets ne préexiste pas

à leur demande. La postmodernité peut dès lors être effectivement construite comme une explosion non maîtrisable de signes que, de temps à autre, les individus dotent de significations. La consommation apparaît ainsi, à travers le discours et la sensibilité postmodernes, comme le point culminant des intuitions simmeliennes. Ici aussi, et grâce à l'inflation des attentes consubstantielles à la consommation, il s'agit de décrire un univers social sans fondements.

Autrement dit, et sans qu'il soit nécessaire de durcir de façon caricaturale l'opposition, on peut tracer une ligne de partage majeure au sein des travaux sociologiques. D'un côté, il y a ceux qui insistent avant tout sur la signification globale, voire sociétale de la postmodernité, en essayant de la mettre en rapport avec un changement plus général des modes de production ou de régulation sociales, ou avec une transformation multidimensionnelle de l'ancienne société industrielle. Ils ne s'interdisent pas alors d'étudier l'expérience des acteurs dans la postmodernité (comme l'ont fait souvent avant eux tous ceux qui se sont intéressés à la condition moderne). Ils envisagent même cette expérience et le doute phénoménologique vis-à-vis du monde et de leur moi comme le résultat d'une nouvelle configuration sociétale, ce qui suppose l'existence de structures explicatives solides. C'est donc le capitalisme tardif qui doit être à la racine de la compréhension. C'est dire si ce regard sur la postmodernité est inséparable d'une vocation critique. Dans cette lecture, le monde social a bel et bien un fondement, une essence, du côté de la production, ce que cache justement l'apparence pléthorique des formes culturelles. La postmodernité n'est au mieux qu'un symptôme, au pire, un leurre.

De l'autre côté, la condition postmoderne est moins expliquée que saisie ; la fragmentation ne renvoie plus seulement à la décomposition d'une ancienne totalité, voire à une juxtaposition de logiques opposées. Elle vise à décrire véritablement une expérience où le multiple émerge sous des visages radicalement différents et immaîtrisables, et où les événements doivent être interprétés en tant que flux chaotique, en renonçant ainsi à toute volonté d'introduire de grands principes explicatifs. Le pluralisme est total et la contingence discursive absolue³⁵. La description et la présentation des changements phénoménologiques de la condition moderne deviennent plus importantes que la quête d'une explication plus ou moins causale d'ensemble. La vie sociale n'a plus de fondement ; elle est faite d'une suite ininterrompue d'expériences hétérogènes et sans unité.

On le voit bien, les deux lectures sont différentes : l'une est plus explicative, l'autre plutôt descriptive ; la première se place dans la descendance de Marx, l'autre dans le sillage de Simmel ; l'une s'efforce toujours de percer l'essence derrière l'apparence des phénomènes, la seconde réduit le social à son apparence ; pour la première, les signes sont un leurre, pour l'autre le socle indépassable de

notre expérience du monde. Pourtant, dans les deux cas, la consommation tient un rôle central ; mais de deux manières fort différentes. Ici, on insiste sur son rôle dans le changement économique et dans la transformation et l'autonomisation de la culture. Là, au contraire, on fait d'elle le nouveau lieu de prégnance significative de la vie sociale permettant l'expression de l'évanescence spécifique et croissante de la condition postmoderne. Pour tous il existe, au moins de façon implicite, une association entre la postmodernité et l'idée de marché. En effet, pour devenir sociologiquement opératoire, ces visions sociales y font recours, en tant que principe non transcendant d'ordre, à la fois réducteur de complexité et canal de circulation d'information ³⁶. C'est lui qui à terme permet d'opérationnaliser la représentation d'un monde social fragmenté mettant en question les conditions mêmes de la communication. Les fragments n'ont plus de système de référence commun et l'articulation représentative des pratiques fait cruellement défaut. Et sans horizon commun chaque domaine, comme chaque acteur, se referme sur lui-même. Le monde, comme l'individu, est constitué d'unités hétérogènes, discontinues, et à forte autonomie ³⁷.

Mais pour tous, au-delà de ce recours implicite au marché, la réalité et les groupes sociaux sont indissociables des rapports symboliques, dont le degré d'autonomisation et d'épaisseur atteint des proportions sans commune mesure par référence au passé. Pour les uns, la vie sociale tourne à vide ; pour les autres, elle s'éprouve comme tournant au vide. Pour tous, il s'agit de souligner l'importance croissante de la mise en forme symbolique des rapports sociaux en tant qu'élément structurant de la réalité sociale ³⁸.

III. La postmodernité et l'avatar des intellectuels.

Un troisième aspect de la postmodernité, plus modeste que les précédents, mais pas forcément moins juste sociologiquement, invite à l'interpréter à partir d'une sociologie des intellectuels. Elle apparaît alors comme l'expression d'un malaise propre aux clercs, liée à une période de défoulement et de résignation, elle-même à mettre en rapport avec les effets que le capitalisme et la consommation exercent sur eux, ainsi qu'avec la crise de leur confiance dans l'ancien sujet historique (le prolétariat), ou leur capacité à être les législateurs du monde.

L'interprétation s'appuie sur deux ordres différents d'événements. D'un côté il faut souligner l'autonomisation croissante du champ intellectuel, à tel point qu'il est légitime de parler d'une véritable séparation entre les discours des intellectuels et la pratique des acteurs. C'est l'émergence et la consolidation d'un public consommateur d'une culture de plus en plus détachée de tout lien avec la réalité sociale, ainsi que la présence d'intellectuels et d'artistes de plus en plus coupés, dans leurs conditions de production, de tout contexte social

qui rend alors compte en partie de ces formes ³⁹. À l'existence d'écrivains pour écrivains s'ajoute l'apparition d'intellectuels pour intellectuels. La postmodernité est ainsi, au moins dans un de ses aspects, l'assomption consciente d'une culture devenue un pur jeu de langage.

Mais d'un autre côté, le moment postmoderne est marqué par l'épuisement d'une certaine capacité d'invention. Si le propre de la raison moderne fut d'élargir constamment ses cadres de lecture afin de tenir compte des nouvelles réalités, notre période est représentée (suite à sa rupture axiologique avec l'idée de progrès) comme une époque de réélaboration et de répétition, l'originalité n'étant que la capacité à déplacer des signes dont l'origine est oubliée (ou refoulée). La postmodernité, dira ainsi Gianni Vattimo, « se caractérise non seulement comme nouveauté par rapport au moderne, mais plus radicalement comme dissolution de la catégorie de nouveau » ⁴⁰.

Tout cela mène à un véritable défoulement des « clercs » qui est lié soit à l'effondrement de l'hégéliano-marxisme, soit au renoncement ou à l'impossibilité des artistes à continuer de concevoir la culture sous l'emprise de l'idée d'avant-garde ⁴¹. L'intellectuel ou l'artiste se détachent de la société et se sentent affranchis de l'obligation de produire des récits ordonnateurs des événements, tant en fait sa position sociale l'empêche de continuer le projet culturel propre au modernisme. La postmodernité apparaît alors comme un mouvement de *intelligentsia* pour se dérober à ses anciennes « fonctions » : les intellectuels sentent qu'ils n'ont plus rien à dire, se proclament libres de devoir ou de fonction sociale, enfin, répètent (parfois avec un réel talent) ce message, qui n'en est pas un, pendant plusieurs années. « Le discours du postmodernisme doit donc être compris comme étant le produit d'une intelligentsia socialement mobile à un moment dominé par l'effondrement du mouvement ouvrier et la dynamique de sur-consommation du capitalisme dans l'ère Reagan-Thatcher » ⁴².

Cette situation est particulièrement visible dans le domaine artistique. Même si le phénomène postmoderne résiste à toute caractérisation formelle précise, il n'est pas abusif de partir d'un trait majeur : la volonté d'établir un autre rapport de communication avec le public consommateur. Pour Charles Jencks, la post-modernité (avant tout architecturale) est constituée par un double code (*double-coding*) ; elle est la combinaison de techniques modernes avec des éléments traditionnels afin de préserver la communication avec le public et, en même temps, elle concerne toujours davantage une minorité d'experts. « Pour simplifier, le double code signifie à la fois (un art) élitiste/populaire et nouveau/ancien » ⁴³. Il s'agit à la fois de surmonter l'éloignement, l'ésotérisme, auquel était parvenu l'art moderne dit d'avant-garde (une expression artistique de plus en plus expérimentale, bureaucratisée, coupée du public, bref, can-

tonnant la création à l'intérieur d'espaces de plus en plus restreints de consommateurs) et de rester, malgré cet effort de communication avec le grand public, une forme d'avant-garde. Comme le résume Jencks, le bâtiment postmoderne est celui « qui parle au moins à deux niveaux en même temps : d'un côté aux autres architectes et à une minorité spécifiquement intéressée par la question architecturale, et de l'autre côté au public en général, ou à la population locale qui s'intéresse à d'autres problèmes comme le confort, la construction traditionnelle et le style de vie »⁴⁴.

L'œuvre postmoderne sera donc consciemment polysémique, ou pour mieux dire, elle s'inscrit volontairement dans un double registre : elle veut à la fois communiquer avec un large public et préserver l'entendement entre les spécialistes. Le détachement ironique et la parodie⁴⁵ seront ainsi souvent le prix à payer pour un art qui veut avoir la publicité de ses œuvres mais qui ne veut pas perdre, pour autant, une certaine complicité technique entre experts. La postmodernité, c'est alors la communication qui s'établit avec le public mais aussi (et parfois même surtout) sur le dos du public⁴⁶. L'œuvre post-moderne est toujours un labyrinthe : à chacun de parvenir à décrypter, selon ses ressources intellectuelles, les différents signes présents dans l'œuvre. Mais en dépit de cet effort la postmodernité ne peut pas être qualifiée vraiment d'ésotérique. L'œuvre dénie toute idée d'un message profond ; quel que soit notre degré final d'entendement, le message reste toujours le même, à savoir celui de l'épuisement du message, comme en témoigne dans la littérature contemporaine l'œuvre d'auteurs aussi divers qu'Umberto Eco, Graham Swift ou Jean Echenoz.

Cette stratégie est propre à un moment où l'art d'avant-garde est de plus en plus normalisée à la fois par son institutionnalisation et par sa marchandisation⁴⁷. Entre l'art culte et l'art populaire s'établit ainsi une certaine tendance à la différenciation, un processus accentué par une hétérogénéisation tous azimuts des pratiques des consommateurs⁴⁸, et accéléré par l'apparition d'entreprises culturelles maîtrisant à la fois les biens symboliques des élites et ceux des milieux populaires. La dissolution des barrières entre haute culture et basse culture rend ainsi obsolètes les anciennes aspirations révolutionnaires des avant-gardes mais, en même temps, elle signale la fin du drame culturel moderne, la division majeure de ces mêmes avant-gardes entre la production et la destruction incessantes de nouveaux langages et leur impossible désir de fusion avec le grand public. Pourtant, ce mélange de genres, ce projet en rupture plus ou moins radical avec toute idée de message, opère le plus souvent à travers de formes culturelles particulières. En fait, et même si la frontière est loin d'être stable et intangible, il n'est pas impossible d'établir une distinction entre deux grands types-idéaux jouant différemment avec le double code.

D'un côté, une postmodernité par intra-culturation, travaillant par addition ou juxtaposition d'unités diverses, mais sélectionnant ses éléments au sein d'une même matrice culturelle. En effet, très souvent, l'art postmoderne (on ne l'a pas assez souligné) est un phénomène mono ou intra-culturel. Les jeux se placent souvent à l'intérieur d'un espace culturel donné et si des éléments « étrangers » sont présents, c'est le plus souvent sous la forme de l'exotique et de l'anecdotique. S'il est certainement abusif de dire que la postmodernité est un repli culturel de l'Occident sur lui-même (la volonté d'interpénétrer des époques historiques diverses au sein d'une seule œuvre), il n'en est pas moins vrai que l'idée d'une post-modernité associée à une culture globale est tout aussi discutée. Ici le double code renforce de façon intra-culturelle l'axe nouveau/ancien.

De l'autre côté, il existe une postmodernité plus hétéro-culturelle, travaillant davantage par hybridation et métissage, et sélectionnant ses éléments largement au-delà des frontières habituelles des aires civilisationnelles ⁴⁹. Si en elle-même cette attitude n'est pas nouvelle, elle prend un essor particulier dans les dernières décennies. Parfois associé à l'internationalisation croissante des formes de diffusion culturelle, elle marque une étape inédite dans les échanges entre groupes sociaux éloignés dans l'espace et divers culturellement. Ici le double code renforce plutôt de façon hétéro-culturelle l'axe endogène/exogène.

Ces deux idéaux-types ne coïncident pas vraiment avec les stratégies des acteurs. Pourtant, et quoi qu'il en soit de la différenciation entre l'art culte et l'art populaire, comment ne pas convenir qu'ils sont différemment mobilisés par les uns et les autres. Tendanciellement, il n'est pas en effet exagéré de parler d'une acculturation d'en bas (les nouvelles expressions de l'art populaire au Nord comme au Sud) et d'une intra-culturation d'en haut (les jeux mono-culturels de l'art éclairé) ⁵⁰. Le premier fonctionne surtout à travers l'assimilation et le syncrétisme, en essayant de rendre compatibles des éléments culturellement hétérogènes. Le deuxième suppose davantage un retour réflexif sur le jeu formel, d'où l'omniprésence de l'ironie et de la prise de distance, facilitées par le caractère intra-culturel des formes mobilisées.

Ces deux visages de la postmodernité apparaissent alors comme deux manières diverses, voire opposées, d'aller vers une « culture globale ». Dans un seul et même mouvement, la postmodernité est, d'une part, le théâtre d'un patchwork de cultures et d'une hybridation de cultures nationales (ou civilisationnelles) et, d'autre part, elle est aussi, même de manière sournoise, une façon de récréer cette culture nationale (ou une civilisation) par une stratégie intellectuelle sui generis – derrière l'ironie des formes s'affirme la volonté de continuer l'histoire à une époque post-historique.

Dans sa dimension culturelle la postmodernité est ainsi tendue entre un renoncement, empli d'ambivalence, à l'idée d'avant-garde, les conséquences d'un processus multiforme de différenciation culturelle (permettant de ce fait de nouvelles articulations avec la créativité populaire comme l'a notamment souligné l'architecte Robert Venturi ⁵¹), des changements importants dans la stratification sociale et dans les goûts de consommateurs ⁵², enfin, la prise de conscience critique des bornes d'une culture.

La relation entre cette dimension de la postmodernité et les deux précédentes saute aux yeux. Ici aussi, au-delà alors des clivages et des évolutions, et même au-delà de ses manifestations spécifiques dans le domaine artistique ou culturel, il est possible de repérer, comme dans les paragraphes précédents, une ligne majeure de fuite : l'autonomisation croissante de la sphère symbolique.

IV. La postmodernité comme l'ère de signes.

Le flottement des théories débarrassées de tout fondement épistémologique, le primat de la consommation et la crise de l'intelligentsia alimentent un quatrième grand aspect de la postmodernité en tant que déconstruction incessante de tout ce qui contribue si peu que ce soit à la formation du sens. C'est le triomphe des signes sur le sens, et cela, sans angoisse aucune. Nous sommes « après » et la vie continue. Lipovetsky l'a dit avec toute l'emphase nécessaire : « Dieu est mort, les grandes finalités s'éteignent, mais *tout le monde s'en fout*, voilà la joyeuse nouvelle, voilà la limite du diagnostic de Nietzsche à l'endroit de l'assombrissement européen. Le vide du sens, l'effondrement des idéaux n'ont pas conduit comme on pouvait s'y attendre à plus d'angoisse, plus d'absurde, plus de pessimisme » ⁵³.

Cette position a eu sa version extrême en France où la postmodernité a surtout été une pensée de l'éclatement et une représentation du social en termes de flou, d'aléas et de désordre. Tout bouge. Voilà le cœur de cette lecture. L'époque actuelle est décrite par ses effacements et ses crises, ses illusions brisées et ses incertitudes ; les discours s'inscrivent dans la temporalité de l'achèvement. L'explosion du mouvement et sa généralisation se traduisent par la fin des représentations univoques et le passage au brouillage des manières de voir et de signifier, la fin des frontières de générations, de sexes, de divisions temporelles, des espaces publics et privés... D'une analyse sociétale se construisant à partir d'un constat phénoménologique – comme nous l'avons évoqué ci-dessus –, on passe ici à une véritable interprétation ontologique où tout devient signe et errance. L'interprétation est remplacée par la déconstruction.

Rien d'étonnant alors à ce que le regard se soit centré sur les dimensions proprement identitaires de l'individu. Si les voies sont différentes (allant de l'en-

thousiasme à la critique en passant par une inquiétude certaine), il s'agit toujours d'insister sur l'incertitude et la contingence, sur le brouillage des frontières et la multiplication des identifications. Dans sa sociologie esthétique de la postmodernité, Michel Maffesoli parle, avec enthousiasme, du passage d'une période « abstraite, froide, rationnelle » (construite autour de l'idée d'individu) à une période empathique, où priment l'indifférenciation, la perte du sujet collectif, le néotribalisme. On passerait ainsi de l'identité aux identifications successives et à la quête d'un hédonisme relativiste, fait des jouissances partagées. Une nouvelle socialité empathique propre à un monde « néo-tribal » caractérisé par la fluidité, les rassemblements ponctuels et l'éparpillement ⁵⁴.

Pour d'autres, à l'inverse, dans un regard plein d'inquiétude, les identifications des sujets apparaissent comme éphémères et flottantes. Les projets de vie des individus ne peuvent plus dès lors s'ancrer dans des univers solides de signification, et la construction des identités est incapable de surmonter, sinon de manière temporaire et contingente, le désencastrement du sujet et du monde. Comme le signale Zygmunt Bauman, dans le monde postmoderne, les liens sont dissous dans une série de rencontres aléatoires ; les identités sont une circulation de masques ; les histoires de vie une série d'épisodes seulement reliés par une mémoire éphémère. Les identités individuelles n'étant que des palimpsestes contingents, toute vie humaine n'est qu'un ensemble aléatoire de fragments ⁵⁵.

Pour d'autres encore, cette fois-ci dans une démarche proprement critique, l'acteur est conçu en termes radicalement constructivistes : les identifications du sujet ne résultent que de divers processus historiques plus ou moins aléatoires de production. Sans doute est-ce dans certains travaux féministes que cette attitude a été le plus systématiquement explorée ⁵⁶. L'objectif est de bouleverser l'Ordre symbolique dans lequel les femmes pensent et agissent. Un Ordre symbolique intériorisé par le langage, véritable moyen de régulation de la société, et qui va devenir le centre du travail de libération. Au départ, ce processus consiste à rejeter les hiérarchies de la pensée (logocentrisme, phallogocentrisme et dualisme, pour suivre Derrida) et, par là-même, à rejeter toutes les caractéristiques masculines qui empêchent justement l'expression du féminin. Mais pour d'autres, très vite, cette voie apparaît insuffisante : il ne s'agirait plus alors de construire l'identité féminine à partir d'elle-même, mais de se libérer de toutes les formes de domination imposées par les fictions régulatrices de l'hétérosexualité ⁵⁷. Certaines études livreront ainsi l'image la plus achevée et radicale du constructivisme identitaire.

Certes, les différences entre les auteurs évoqués sont profondes – tant la subtilité théorique est partie prenante de leurs œuvres. Cependant, quelque chose leur est commun. Avec plus de radicalité critique que d'autres manifestations

postmodernes, ils défendent la thèse d'un monde et d'un acteur devenus de purs processus, en fait, de pures éventualités. Inconsistants. La réalité est prise et constituée par des signes qui la forgent et la déforment et contre lesquels et par lesquels elle se fabrique. Visions extrêmes dont la valeur analytique pour les sciences sociales est souvent discutable⁵⁸.

En tout cas, personne n'aura mieux exprimé cette perspective que Jean Baudrillard. Tour à tour enthousiaste ou inquiet, critique ou prosélyte, c'est bien chez lui que cette lecture dissolvante de la réalité sera menée à terme⁵⁹. Pas de doute : pour Baudrillard il y aurait eu une révolution spécifique à la seconde moitié du xx^e siècle, « celle de la postmodernité, qui est l'immense processus de destruction du sens »⁶⁰. En fait, bien avant d'autres, mais comme d'autres, Baudrillard part de la transformation que suppose le primat de la consommation envers la production pour sa réflexion sur la société moderne⁶¹. Or, le propre d'une société de consommation c'est l'amalgame des signes, la place des produits au sein d'un univers d'échange faisant que toutes les catégories de biens seront « considérés comme champs partiels d'une totalité consommatrice de signes »⁶². Du coup, dans la consommation, on ne finit jamais par consommer l'objet en soi, mais on manipule les objets comme source de distinction. « Cet objet ne prend de sens ni dans une relation symbolique avec le sujet (l'«Objet»), ni dans une relation opératoire au monde (l'objet-utensile), il ne prend de sens que dans la différence avec d'autres objets, selon un code de significations hiérarchisées ». Autrement dit, « l'objet n'est *rien*. Il n'est rien que les différents types de relations et de significations qui viennent converger, se contredire, se nouer sur lui en tant que tel »⁶³. L'objet de consommation ne se constitue que lorsqu'il s'autonomise en tant que signe différentiel.

De ce premier constat, plus ou moins juste, Baudrillard passe à une généralisation de plus en plus hâtive. « Le signe ne désigne plus rien du tout, il touche à sa vérité structurale limite, qui est de ne renvoyer qu'à d'autres signes. Toute la réalité devient alors le lieu d'une manipulation sémiurgique, d'une simulation structurale »⁶⁴. À le suivre, le « modèle précède le réel », le réel n'est plus « seulement ce qui peut être reproduit, mais *ce qui est toujours déjà reproduit*. Hyperréel »⁶⁵. La simulation donne forme à un réel sans origine ni réalité, à une véritable « substitution au réel des signes du réel »⁶⁶. L'image ou le signe ne font plus référence à aucune réalité, mais elles sont leur propre simulacre pur, établissant une véritable confusion entre le réel et le modèle. Les formules se durcissent progressivement. Baudrillard parlera même de quatre phases dans le processus de dérélition du monde. Après les valeurs d'usage et d'échange, et la phase de la valeur-signe (phase structurale où les signes ne

prennent sens que dans la relation différentielle à d'autres signes), nous sommes entrés dans un « stade fractal », où il y a une véritable épidémie des valeurs, la simulation et la dispersion, devenues totales, ayant détruit toute velléité de référence⁶⁷ : l'économie financière n'a plus de rapport avec une quelconque réalité productive, l'arsenal militaire peut détruire plusieurs fois la planète. La réalité n'est qu'un montage d'une débauche d'images et « la guerre du Golfe n'a pas eu lieu ». Dans cette prise de position extrême et inutile, la force des analyses initiales de Baudrillard se perd dans une écriture virtuose posant d'innombrables problèmes.

Peu importe. Y compris dans ses excès, Baudrillard résume, peut-être mieux que tout autre auteur, les différents aspects de la postmodernité : la crise des fondements s'enchaîne chez lui avec la crise de la représentation ; le dépassement de la critique de l'économie politique cède le pas à l'analyse du signe détaché de tout objet, menant à un monde de purs simulacres ; enfin, chez lui, le défoulement intellectuel est porté à son terme, le faisant passer de l'étude sociologique à des essais-fictions. Et surtout, dans la représentation de la vie sociale qu'il finit par produire, les dispositifs symboliques surplombent, dans une autonomie radicale, toutes les autres relations sociales. Les événements humains n'ont alors que leur propre dispositif symbolique comme unique support, au-delà de toute autre contrainte. Sa vision du social est ainsi inséparable de l'existence d'une couche symbolique autonome, se substituant à lui. La réalité est simulation. Même plus une illusion (qui, elle, suppose, au moins sournoisement, un réel), mais une pure simulation. Chez Baudrillard, le sociologue cède sans doute la place à l'écrivain, à condition de bien comprendre que, dans ses œuvres, il ne vise nullement à faire entrer le lecteur dans un univers de fiction, mais à le plonger dans un questionnement dubitatif sur ce qu'est son sentiment de réel. L'hyperréel désigne une perception déformante du réel qui jette pourtant, étrangement, un autre regard, parfois éclairant, sur lui. Bien sûr, porté à l'extrême, soutenu par une écriture close, par des obsessions trop subjectives, ce système de perception ne peut guère prétendre dire quelque chose d'acceptable. Et pourtant, et par là même, il exemplifie fort bien cet aspect de la postmodernité : la dissolution d'une certaine conception de la réalité.

V. Critique de la postmodernité.

Ces quatre aspects sont différents. Certaines lectures sont affirmatives, d'autres plutôt explicatives ; les unes se présentent comme des porte-paroles de la postmodernité, d'autres, en revanche, prennent leur distance ; on peut se servir de la postmodernité pour critiquer la société ou la culture contemporaines, ou

s'ériger plutôt en critique de la postmodernité elle-même. Et pourtant, comme nous l'avons chaque fois souligné, un élément leur est commun et transversal. Que ce soit par l'abandon de toute idée de fondement, par une analyse sociale soulignant la culturalisation extrême des activités marchandes, par une dynamique post-avant-gardiste assimilant la culture à un *ars combinatoria*, ou par une conception ontologique dissolvant la réalité dans une errance de signes, *la postmodernité est un mouvement hétérogène soulignant, par différentes voies et avec bien des excès, l'épaisseur croissante du symbolique.*

Bien entendu, il n'existe pas de vie sociale sans médiation culturelle. La relation de l'individu à la réalité est toujours « indirecte », enveloppée par un ensemble de médiations culturelles. La vie des acteurs s'est toujours déroulée au milieu et au travers de catégories qui, non seulement rendent compte de la réalité, mais à proprement parler, la structurent justement comme telle. Les « discours » ne se limitent pas à refléter la réalité, ils la pré-structurent aussi ; le « monde social » n'est jamais nulle part une réalité brute à symboliser et c'est l'espace possible d'énonciation symbolique qui trace pour beaucoup les conditions historiques de constitution d'un phénomène social. Les médiations symboliques participent ainsi activement à la constitution du monde puisque les individus y baignent, perçoivent et éprouvent le monde par leur intermédiaire.

Mais en partant de ces faits (que, disons-le au passage, la postmodernité n'a nullement été la première démarche à souligner), les auteurs postmodernes sont passés, comme Alice, de l'autre côté du miroir. Il est difficile en effet de ne pas penser qu'ils regardent le monde de l'autre côté – à partir des textures culturelles elles-mêmes. Ils centrent alors leur regard sur les médiations ou les dispositifs symboliques à proprement parler, en montrant à quel point ils constituent une sphère à part, à différencier autant de la réalité matérielle que de la dimension proprement subjective, en soulignant à quel point ils sont dotés d'un mode de fonctionnement spécifique, avant que l'auteur ou le monde ne se « disséminent » ou ne se « dissolvent » littéralement parmi les textures. Toutes ces étapes sont évidemment différentes, mais bien des postmodernes franchissent allègrement la frontière. Or, s'il faut certainement rompre avec un objectivisme et un réalisme naïfs, il faut se garder d'enfermer l'analyse dans une agonie symbolique.

La réalité ne peut pas être réduite à un domaine dont l'objectivité ou la matérialité seraient de nature exclusivement symbolique. Malgré l'autonomie croissante du processus de médiation symbolique dans les sociétés contemporaines, la réalité résiste de maintes manières⁶⁸. Bien entendu, hormis quelques positions extrêmes, peu d'auteurs nient l'existence d'une sorte de terreau premier, d'une « réalité » déjà là, susceptible tout au plus de recevoir un nombre pluriel de traductions culturelles. La discussion porte plutôt sur l'étendue et l'éventail de ces

traductions. Mais d'une manière ou d'une autre, c'est toujours sur l'épaisseur des médiations culturelles et de ses conséquences (philosophiques, artistiques, sociales) que se centre le diagnostic. Tous ne seront pas d'accord avec Derrida pour affirmer qu'« il n'y a pas de hors texte », mais tous, au fond, font comme si derrière le « langage » il n'y avait que du « langage » et surtout refusent l'idée d'une union entre les « langages » et les objets référentiels. Certes, le dégradé est important entre les positions plus prudentes, se limitant à souligner la nature *sui generis* de la mise en forme symbolique de notre rapport au monde par rapport à d'autres périodes ou sociétés, et le glissement vers des perspectives plus radicales. Et pourtant, c'est bien dans le glissement (et dans la tentation permanente du glissement) que réside le propre de la mouvance postmoderne. Tout en se défendant ainsi de toute dérive idéaliste, comment nier que la postmodernité est toujours hantée par le danger d'assimiler la réalité à une épaisse chape disparate de textures culturelles hétérogènes ?

Même s'il est peut-être trop tôt pour décréter sa fin définitive, il est probable que la mouvance postmoderne ait déjà livré l'essentiel de son message. Que laisse-t-elle derrière elle ? Au risque d'un certain schématisme il est possible de repérer trois grands éléments fortement reliés entre eux. En tout premier lieu, elle a activement participé à mettre au cœur de la réflexion l'épaisseur croissante du symbolique et l'hétérogénéité irréductible des textures culturelles. En deuxième lieu, elle a durablement ébranlé une certaine conception occidentalocentrée de l'universel (d'où d'ailleurs son impact dans bien des pays du Sud). Et en troisième lieu, elle a activement participé à imposer l'évidence d'une sensibilité relativiste dans la vie sociale et de l'arbitraire de toute frontière culturelle. Inutile de le signaler : chacun de ces éléments a des conséquences majeures pour l'avatar de l'idée nationale.

notes

1. Notons à ce sujet que si la postmodernité marque pour certains auteurs la « mort du sujet » dans les sciences humaines (cf. Luc Ferry, Alain Renault, *La pensée 68*, Paris Gallimard, 1985), elle signale pour d'autres, par exemple, la réintroduction d'une dimension humaniste dans l'architecture, cf. Scott Lash, « Postmodernism as humanism ? Urban Space and Social Theory », in Bryan S. Turner (ed.), *Theories of Modernity and Postmodernity*, London, Sage Publications, 1990, p. 62-74.

2. C'est ainsi que si beaucoup d'auteurs reconnaissent à la postmodernité certains traits progressistes en France ou aux États-Unis, en Allemagne, Habermas a plutôt souligné son caractère réactionnaire et dangereusement anti-Lumières. Cf. Jürgen Habermas, « La modernité, un projet inachevé » (1981), *Critique*, vol. XXXVII, n° 413, octobre 1981, p. 950-961.

3. Sur ce point, cf. la suggestive lecture de François Cusset, *French Theory*, Paris, La Découverte, 2003.
4. Christian Ruby, *Le champ de bataille post-moderne/néo-moderne*, Paris, L'Harmattan, 1990.
5. Il s'agit d'une distinction fondamentale opposant les partisans d'une modernité avancée (entre autres, Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité* (1989), Paris, L'Harmattan, 1994) et les tenants d'une société postmoderne (par exemple, Michel Freitag, *L'oubli de la société*, Rennes, P.U.R., 2002), Pour une présentation exhaustive de ce point, cf. Yves Bonny, *Sociologie du temps présent*, Paris, Armand Colin, 2004.
6. Notamment de l'identification de la philosophie et de l'épistémologie, bref, de la théorie de la connaissance fondée. Cf. Richard Rorty, *L'homme spéculaire* (1980), Paris, Seuil, 1990.
7. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.
8. C'est le véritable noyau de l'épistémologie postmoderne. Outre les travaux désormais classiques de Kuhn, Feyerabend ou encore de Geertz, cf. notamment Jean-François Lyotard, *Le différend*, Paris, Minuit, 1983.
9. Richard Rorty, *L'espoir au lieu du savoir*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 24.
10. Pour une interprétation en ce sens du lien entre l'herméneutique et la postmodernité, cf. Gianni Vattimo, *Ethique de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 1991.
11. Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, Le Livre de Poche, 1988, p. 26.
12. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, op. cit., p. 77. Pourtant, et quelque soit le poids octroyé au savoir dans la structuration de cette nouvelle société, la science ne peut plus prétendre avoir un rôle de légitimation des autres domaines. Désormais, chaque sphère de la vie sociale n'est qu'un jeu de langage obéissant à un nombre élevé de règles différentes. Notons-le, le déterminisme de cette position est frappant. Si la modernité fut l'application de la science à la nature, la postmodernité émerge comme une des conséquences culturelles de la nouvelle technologie intellectuelle.
13. Zygmunt Bauman, *Legislators and Interpreters*, Cambridge, Polity Press, 1987.
14. Clifford Geertz, *Ici et là-bas* (1989), Paris, Métailié, 1996.
15. James Clifford, George E. Marcus (eds.), *Writing Culture : the Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986 ; et pour une vision de ce type à propos de la sociologie, cf. Richard Brown, *Clefs pour une poétique de la sociologie* (1977), Arles, Actes Sud, 1989.
16. Ernest Gellner, *Postmodernism, Reason and Religion*, London, Routledge, 1992, p. 29.
17. Pour deux bonnes présentations de ces débats, cf. Gianni Vattimo, « La crise de la subjectivité de Nietzsche à Heidegger », in *Ethique de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 1991, p. 93-115 ; Agnes Heller, « Death of the Subject ? », *Thesis Eleven*, 25, 1990, p. 22-38.
18. Pour cette caractérisation de la postmodernité, cf. Agnes Heller, Ferenc Fehér, *The Postmodern Political Condition*, New York, Columbia University Press, 1988.
19. Ernesto Laclau, Chantal Mouffe, *Hegemony and Socialist Strategy*, London, Thetford Press, 1985.
20. Ulrich Beck, *Cosmopolitan Vision* (2004), Cambridge, Polity Press, 2006.
21. À commencer d'ailleurs par la filiation établie par Lyotard lui-même entre la notion de société post-industrielle de Daniel Bell et la condition postmoderne. Une articulation largement reprise après

lui : Frankel parle ainsi de la postmodernité comme d'« un débat explicite sur la nature de la culture et de la production sociale dans la société post-industrielle naissante ». Cf. Boris Frankel, *The Post-Industrial Utopians*, London, Polity Press, 1987, p. 10. Pour une présentation historique exhaustive de cette problématique, cf. Margaret A. Rose, *The Post-modern and the Post-industrial*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

22. D'ailleurs, si la dette à son égard n'est pas toujours reconnue, il n'en reste pas moins que c'est bien de Bell dont provient l'inspiration majeure d'une révolution dans le secteur de l'information ainsi que l'idée, largement reprise après lui, que la société postindustrielle a plus à faire avec la dissociation de ses principes d'action qu'avec l'unité et la cohérence supposées du système social. Sur ce point, cf. Bryan S. Turner, « Periodization and Politics in the Postmodern » in Bryan S. Turner (ed.), *Theories of Modernity and Postmodernity*, London, Sage, Publications, 1990, p. 2-3. Pour les études de Daniel Bell, cf. *Vers la société post-industrielle* (1973), Paris, Laffont, 1976 et *Les contradictions culturelles du capitalisme* (1976), Paris, PUF, 1979.

23. Fredric Jameson, *Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism*, London, Verso, 1991.

24. Un auteur comme Davis, par exemple, et ceci malgré les critiques que l'auteur adresse aux *imposing totalizations* de Jameson, lient même la spéculation financière au développement de l'architecture postmoderne aux Etats-Unis. Cf. Mike Davis, « Urban Renaissance and the Spirit of Post-modernism », *New Left Review*, n° 151, 1985, p. 106-113.

25 David Harvey, *The Condition of Postmodernity*, Cambridge, Basil Blackwell, 1989, surtout deuxième partie, pp.119-197.

26. David Harvey, *The Condition of Postmodernity*, op. cit., p. 102.

27. Scott Lash, John Urry, *The End of Organized Capitalism*, Cambridge, Polity Press, 1987 ; Scott Lash, John Urry, *Economies of Signs and Space*, London, Sage, 2004.

28. Parmi bien d'autres, voir les diverses réflexions in Mike Featherstone (éd.), *Global Culture : Nationalism, Globalization and Modernity*, London, Sage, 1990 ; Mike Featherstone, Scott Lash, Roland Robertson (eds.), *Global Modernities*, London, Sage, 1995.

29. Pour une lecture de l'ensemble de la postmodernité à partir de cette perspective, cf. David Lyon, *Postmodernity*, Buckingham, Open University Press, 1994.

30. Gianni Vattimo, *La société transparente* (1989), Paris, Desclée de Brouwer, 1990.

31. Rappelons que le pressentiment de ce changement était déjà repérable dans les travaux de Henri Lefebvre – notamment, *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968 – ou dans le situationnisme.

32. Pour Wagner, le processus actuel serait une sorte de retour aux conditions initiales de création des sociologies de la modernité. A l'instar de l'expérience sociale de la fin du dix-neuvième siècle, les acteurs font à nouveau l'expérience d'un monde dessaisi des certitudes, mais, cette fois-ci, la contestation serait plus radicale puisque désormais les pratiques sociales sont considérées si incohérentes et ouvertes à l'interprétation que plus aucune conception d'ensemble ne pourrait légitimement les englober. Cf. Peter Wagner, *Liberté et discipline* (1994), Paris, Métailié, 1996, p. 265-268.

33. C'est Georges Balandier qui a donné la caractérisation la plus complète de ce processus : *Le détour*, Paris, Fayard, 1985 ; *Le désordre*, Paris, Fayard, 1988 ; *Le dédale*, Paris, Fayard, 1994.
34. Zygmunt Bauman, *Intimations of Postmodernity*, London-New York, Routledge, 1992, p. 49.
35. Pour une position extrême cf. Richard Harvey Brown, « Social Science and Society as Discourse : Toward a Sociology for Civic Competence », in Steven Seidman, David G. Wagner, *Postmodernism and Social Theory*, Cambridge-Oxford, Basil Blackwell, 1992, p. 223-243.
36. C'est particulièrement saillant à propos de Freitag qui parle du remplacement d'un mode de régulation institutionnelle moderne (caractérisé par une mise en forme a priori des rapports sociaux par le politique) par un mode de régulation « opérationnel-décisionnel » post-moderne (marquée par le primat des logiques systémiques autonomes, sous l'emprise du pragmatisme et de l'adaptation fluctuante à l'environnement, et sans capacité à prendre en charge les questions d'orientation collectives ou individuelles). L'idée de « marché » sous-tend alors cette représentation du social. Cf. Michel Freitag, *L'oubli de la société*, op. cit.
37. Sur le lien entre les sociologies de la postmodernité et l'idée de marché, cf. Danilo Martuccelli, « Lectures théoriques de la postmodernité », *Sociologie et sociétés*, vol. XXIV, n° 1, 1992, p. 157-168.
38. Dans sa lecture de la postmodernité, Bonny souligne à juste titre cette dimension. Cf. Yves Bonny, *Sociologie du temps présent*, op. cit.
39. Pour une interprétation de la postmodernité comme une figure extrême de la situation scolastique, cf. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 52-53.
40. Gianni Vattimo, *La fin de la modernité* (1985), Paris, Seuil, 1987, p. 10.
41. Cf. les réflexions à ce sujet de Luc Ferry, *Homo Aestheticus*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1990, surtout p. 327-342.
42. Alex Callinicos, « Reactionary Postmodernism ? », in Roy Boyne, Ali Rattansi (eds.), *Postmodernism and Society*, London, Macmillan, 1990, p. 115.
43. Charles Jencks, *What is Post-modernism*, London, Academy Editions, 1986, p. 15.
44. Charles Jencks, *The Language of Postmodern Architecture*, London, Academy Editions, 1978, p. 6.
45. Rappelons que pour Rorty, l'ironiste est le personnage éponyme de la postmodernité puisqu'il est capable de ne pas se prendre au sérieux, conscient comme il est à tout moment que les termes dont il se sert pour se décrire et décrire le monde sont sujets au changement, gardant en lui la vive conscience de la contingence et de la fragilité du vocabulaire dont il se sert. Cf. Richard Rorty, *Contingence, ironie et solidarité* (1989), Paris, Armand Colin, 1993, surtout p. 111-138.
46. Une illustration parmi bien d'autres : peu importe que le lecteur saisisse ou non que le personnage de l'aveugle dans la bibliothèque du monastère dans *Le nom de la rose* renvoie très explicitement à Jorge Luis Borges...
47. Nathalie Heinich, *Le triple jeu de l'art contemporain*, Paris, Minuit, 1998.
48. Hervé Glevarec, « La fin du modèle classique de la légitimité culturelle », in Eric Maigret, Eric Macé, *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 69-102.
49. Même si ce point excède le mouvement postmoderne à proprement parler, c'est dans cet horizon qu'il faut interpréter les tendances culturelles bien soulignées, entre autres, par Nestor Garcia Can-

- clini, *Culturas híbridas* (1989), Mexico, Grijalbo, 1990 et *La globalización imaginada*, Buenos Aires, Paidós, 1999 ; Serge Gruzinski, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.
50. Pour un constat de ce type à partir du roman français contemporain, cf. Dominique Viart, Bruno Vercier, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005, pp.271-272.
51. Dans ce qui a souvent été associé à une « poussée populiste », l'architecte Robert Venturi affirme qu'il ne revient plus aux experts de prescrire des formes architecturales mais d'apprendre de la créativité populaire et de ses techniques dynamiques, ouvertes et tridimensionnelles. Cf. Robert Venturi et al., *Learning from Las Vegas*, London, Architectural Press, 1972.
52. Scott Lash, *Sociology of Postmodernism*, London, Routledge, 1990.
53. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983, p. 41-42.
54. Michel Maffesoli, *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988, p. 98.
55. Zygmunt Bauman, *Postmodernity and its Discontents*, Cambridge, Polity Press, 1997.
56. Pour une présentation de ces efforts, cf. Linda Nicholson (éd.), *Feminism/Postmodernism*, New York-London, Routledge, 1990.
57. Judith Butler, *Gender Trouble* (1990), New York, Routledge, 1999.
58. Pour une critique dans ce sens, cf. Pauline Marie Rosenau, *Post-Modernism and the Social Sciences*, Princeton, Princeton University Press, 1991.
59. Pour une critique de l'œuvre de Baudrillard, cf. Douglas Kellner, *Jean Baudrillard : From Marxism to Postmodernism and Beyond*, Cambridge, Polity Press, 1988 ; et le recueil d'articles critiques de Bryan Turner, Chris Rojek (eds.), *Forget Baudrillard*, London-New York, Routledge, 1993.
60. Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 231.
61. Jean Baudrillard, *La société de consommation* (1970), Paris, Gallimard, 1985.
62. Jean Baudrillard, *La société de consommation*, op. cit., p. 21.
63. Jean Baudrillard, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972, p. 60-61.
64. Jean Baudrillard, *Le miroir de la production*, Tournai, Casterman, 1973, p. 108.
65. Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 114 (c'est Baudrillard qui souligne).
66. Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 11.
67. Jean Baudrillard, *La transparence du mal*, Paris, Galilée, 1991.
68. Pour un développement de ce point, cf. Danilo Martuccelli, *La consistance du social*, Rennes, P.U.R., 2005.